

**« Un si bon miroir des faiblesses de notre cœur » :**  
**lecture et expérience de soi**  
**dans les *Lettres de l'année 1671***

D'un bout à l'autre de sa longue correspondance avec sa fille, Mme de Sévigné n'a cessé de mentionner les livres qu'elle lisait, de les commenter avec plus ou moins de détail, d'en tirer des citations pour animer ses propos, et de conseiller à sa destinataire ceux d'entre eux qu'elle estimait pouvoir lui convenir. Cette première année ne fait donc que mettre en place un système d'échange sur la lecture qui se révélera durable. L'épistolière concentre les notes de lecture qu'elle éparpillait jusque-là entre divers interlocuteurs – notamment Bussy, Ménage, Chapelain – dans le « commerce » continu avec Mme de Grignan. Toutefois la nouveauté bouleversante de l'expérience de la séparation semble devoir donner à la lecture partagée une intensité particulière au moment où la correspondance s'emploie à resserrer les liens avec l'absente.

Cette hypothèse paraît confirmée par la place que prend la lecture dans l'emploi du temps de l'année 1671. Quand elle arrive aux Rochers à la fin de mai, Mme de Sévigné se trouve dans une sorte de désert social : hormis La Mousse et l'Abbé, peu de société, si ce n'est la fréquentation répétitive et lassante de Mlle du Plessis. Aussi, une fois passée l'effervescence des états de Bretagne qui a retenu quelques semaines l'épistolière à Vitré, n'y a-t-il plus d'autre recours contre la pluie que la lecture<sup>1</sup>. Mais, prudente, Mme de Sévigné s'était préparé un programme de lecture en emportant avec elle le théâtre de Corneille, deux livres récents de La Fontaine (la troisième partie des *Contes* et les *Fables nouvelles*), *La Jérusalem délivrée* du Tasse, et le premier tome paru des *Essais de morale* de Nicole. On peut reconstituer cette petite bibliothèque portative à partir des indications de la lettre du 23 mai (p. 197) et par la chronique de ses lectures qui débute alors. Il est possible qu'elle se soit fournie chez son libraire en prévision de son voyage, car – hormis le poème du Tasse qu'elle possède en italien sans doute depuis sa jeunesse et le volume du théâtre de Corneille dont l'édition collective date de 1660 – ce sont des ouvrages de parution récente, des « nouveautés » comme on dit alors dans le langage de la librairie. Les deux recueils de La Fontaine viennent de paraître<sup>2</sup>, ainsi que le volume des *Essais de morale*<sup>3</sup>. Mme de Sévigné confirme ainsi sa qualité de lectrice mondaine dénuée de tout souci d'érudition même quand elle aspire à « se jeter dans les bonnes lettres », comme elle l'écrit le 1<sup>er</sup> juillet (p. 231). Pendant la première partie du séjour, cette bibliothèque sérieuse se trouve enrichie (et perturbée) par les livres que Charles a apportés. Il régale la compagnie de ses lectures à haute voix de Molière et de Rabelais, et incite sa mère à se replonger dans l'un de ces romans héroïques qui ont fait les délices de sa jeunesse : *Cléopâtre* de La Calprenède. Ce goût peut paraître incongru pour un jeune homme. À la différence des récits de Rabelais, mis à l'Index par le concile de Trente, dont la lecture signale l'absence de préjugés, voire le

<sup>1</sup> « Sans la consolation de la lecture, nous mourrions d'ennui présentement. Il pleut sans cesse ; il ne vous en faut pas dire davantage pour vous représenter notre tristesse » (4 octobre, p. 324).

<sup>2</sup> *Contes et nouvelles en vers de M. de La Fontaine. 3<sup>e</sup> partie*, Paris, C. Barbin, 1671 (achevé d'imprimer : 27 janvier) ; *Fables nouvelles et autres poésies de M. de La Fontaine*, Paris, D. Thierry, 1671 (achevé d'imprimer : 12 mars).

<sup>3</sup> *Essais de morale de P. Nicole, contenus en divers traittez sur plusieurs devoirs importants. Volume premier*, Paris, Vve C. Savreux, 1671 (achevé d'imprimer : 20 avril).

libertinage, *Cléopâtre* est franchement démodé. Gautier de Costes de La Calprenède, gentilhomme gascon enrôlé dans les gardes du roi, a écrit la plupart de ses romans dans les années qui encadrent la Fronde. Les 13 volumes de *Cléopâtre* sont parus entre 1647 et 1658. Mais à la mort de l'auteur, en 1663, Pierre Ortigue de Vaumorière se charge d'achever *Faramond ou l'Histoire de France*, un roman-fleuve dont les volumes paraissent pendant la décennie 1660-1670 chez plusieurs libraires en vogue (Sommaville, Ribou, Jolly), et de poursuivre *Cléopâtre*. Si bien qu'à la fin de la décennie 1660, quand le roman reparait en 18 volumes, il peut être considéré comme une nouveauté. C'est sans doute à ce titre que Charles se l'est procuré. Et c'est peut-être aussi cette suite nouvelle qui incite Mme de Sévigné à « achever » le roman commencé par son fils. De fait, une fois Charles parti, début juillet, il n'est plus question de Molière ni de Rabelais, alors que *Cléopâtre* donne lieu à une véritable chronique dans laquelle l'épistolière se sent tenue de justifier sa persévérance : son fils l'a « fichée au beau milieu » de *Cléopâtre*, elle a « gagé de l'achever » (p. 242). Mais, assurément, cette lecture n'entre pas dans le programme qu'elle s'est fixé avec l'abbé de La Mousse :

Votre frère nous va quitter. Nous allons nous jeter, La Mousse et moi, dans les bonnes lettres. Notre Tasse nous amuse fort, et toutes les bagatelles du monde nous ont divertis jusqu'ici, à cause de mon fils qui en est le roi. (1<sup>er</sup> juillet, p. 231)

Aussi, si elle s'engage résolument dans la lecture de Nicole, ne donne-t-elle au roman que ses moments de loisir ; le soir, par exemple, quand le sommeil vient et que la chandelle n'éclaire bien que les gros caractères :

Cette *Morale* de Nicole est admirable, et *Cléopâtre* va son train, sans empressement toutefois ; c'est aux heures perdues. C'est ordinairement sur cette lecture que je m'endors ; le caractère m'en plaît beaucoup plus que le style. (15 juillet, p. 245-246)

Il paraît donc tout naturel que les commentaires sur l'un et l'autre livre alternent, jusqu'à s'entrelacer au sein d'une même phrase. Or cette juxtaposition ne maintient pas étanches les deux expériences de lecture, qui collaborent de fait au portrait d'une lectrice inquiète. Cette inquiétude porte moins sur la légitimité de ses goûts et de ses choix que sur sa manière de lire, le plaisir ou le profit qu'elle tire de ses lectures, l'image d'elle-même qu'elles lui renvoient. Cette image, elle la présente à sa destinataire, pas nécessairement pour en être approuvée ou imitée, mais sans doute pour s'en faire plus intimement connaître. C'est ce travail de tissage de la relation autour de ces objets particuliers que sont les livres que nous nous proposons d'observer ici, dans la continuité des lettres écrites aux Rochers.

### ***Cléopâtre* ou l'esprit d'enfance**

Mme de Sévigné connaît l'aversion de Mme de Grignan pour les romans. Elle en joue souvent avec ironie, comme dans la lettre du 28 juin dont elle veut faire excuser la longueur :

Voici une lettre d'une telle longueur que je vous pardonne aisément de ne la point achever ; je le comprendrai plus aisément que de demeurer au septième tome de *Cassandre* et de *Cléopâtre*. (p. 230)

Il n'est donc pas indifférent que *Cléopâtre* soit une lecture proposée par son fils, avec qui elle entretient une relation légère et dépassionnée, le contraire même de celle qui la lie à sa fille. En outre, il ne s'agit pas d'une découverte : elle a probablement lu les romans de La Calprenède à l'époque de leur parution, vingt ans plus tôt. C'est ce qu'elle laisse entendre en évoquant sa mauvaise mémoire qui la rend complaisante aux recommencements :

Nous continuons Le Tasse avec plaisir ; et je n'ose vous dire que je suis revenue à *Cléopâtre* et que, par le bonheur que j'ai de n'avoir point de mémoire, cette lecture me divertit encore. (5 juillet, p. 234)

On notera la forme d'excuse que prend ici la confidence ; le plaisir procuré par la lecture du roman tient moins à sa qualité littéraire qu'à une défaillance de la lectrice : sa mauvaise mémoire l'autorise à se laisser entraîner par les charmes de la régression. N'est-ce là qu'un faux-semblant à l'usage du censeur sévère qu'elle devine en Mme de Grignan ou l'expression d'une réelle perplexité sur ses dispositions intérieures ?

#### *Une liberté revendiquée*

Bien qu'elle prétende se livrer à cette lecture comme malgré elle, entraînée par le goût du divertissement que Charles communique à son entourage, l'épistolière tient toutefois à affirmer par là son propre attachement à la liberté – d'esprit comme de conduite – qui est un trait marquant de son identité :

Cela est épouvantable, mais vous savez que je ne m'accommode guère bien de toutes les pruderies qui ne me sont pas naturelles ; et comme celle de ne plus aimer ces livres-là ne m'est pas encore entièrement arrivée, je me laisse divertir, sous le prétexte de mon fils qui m'a mise en train. Il nous a lu aussi des chapitres de Rabelais à mourir de rire. (*Ibid.*)

Les « pruderies » ne portent pas sur les gaillardises rabelaisiennes – la lecture de Rabelais ne venant que de surcroît confirmer les bonnes dispositions du public de Charles (« Il nous a lu aussi ») : ce terme désigne ici l'affectation d'honnêteté qui la contraindrait à répudier un romanesque démodé et reconnu dorénavant de piètre qualité littéraire.

C'est la même absence de préjugés qui gouverne sa conversation avec Charles. Depuis le mois d'avril à Paris elle maintient un équilibre délicat entre une certaine complaisance aux confidences libertines de son fils et le projet ferme de le ramener à la vertu et à la dévotion. Sur le plan de la lecture, elle soumet sa complaisance à la même condition : la possibilité « en récompense » – c'est-à-dire en échange et en compensation – de faire entendre au jeune homme des discours édifiants :

[Il nous a lu aussi des chapitres de Rabelais à mourir de rire.] En récompense il a pris beaucoup de plaisir à causer avec moi, et si je l'en crois, il n'oubliera rien de tous mes discours. Je le connais bien, et

souvent, au travers de ses petites paroles, je vois ses petits sentiments.  
(*Ibid.*)

Ce passage dessine la forme d'autorité maternelle que Mme de Sévigné entend exercer sur son fils : si elle peut prétendre diriger sa conduite, c'est qu'il est pour elle entièrement déchiffrable. L'expression hypocoristique que prend ici la tendresse maternelle (« *petites paroles* », « *petits sentiments* ») ramène Charles au statut d'enfant. Ainsi son indulgence envers les « folies » de son fils – qui ne sont pour elle que des enfantillages, qu'elles s'incarnent dans ses confidences ou dans ses lectures – relève davantage de la stratégie de domination que de l'entraînement irréfléchi au divertissement<sup>4</sup>. Quant à son goût pour la lecture romanesque, elle l'assume comme un plaisir régressif qui lui est propre.

#### *Un plaisir régressif*

Ce plaisir est présenté comme condamnable par la désignation péjorative de son objet : il s'agit de « folies », de « sottises », de « bagatelles », auxquelles l'attache une disposition intérieure qui s'apparente elle-même à la folie. Devant sa fille, elle ne l'assume pas sans une certaine culpabilité, ce dont témoigne son injonction réitérée d'en garder le secret :

Mon fils, comme je vous ai dit, m'a fichée dans le milieu de *Cléopâtre*, et je l'achève ; cela est d'une folie dont je vous demande le secret. (8 juillet, p. 239)

[...] tellement que voilà qui [la lecture de *Cléopâtre*] va bien, pourvu qu'on m'en garde le secret. (15 juillet, p. 246)

De quoi peut-elle se sentir coupable ? Moins de l'objet de sa lecture en lui-même, qu'un esprit avisé pourrait au plus dire démodé, mais de la contradiction intime dans laquelle il la plonge. Dans la lettre du 12 juillet, elle tente de clarifier les termes de la contradiction ; son goût du style ferme et naturel, disposition adulte qu'elle a construite par les bonnes lectures et la conversation, se trouve contrecarré par l'attrait irrésistible qu'exercent sur elle les aventures romanesques et les grands « sentiments » – c'est-à-dire les nobles pensées et non les passions exaltées qui sont mentionnées à part :

Je songe quelquefois d'où vient la folie que j'ai pour ces sottises-là ; j'ai peine à le comprendre Vous vous souvenez peut-être assez de moi pour savoir que je suis blessée des méchants styles ; j'ai quelque lumière pour les bons, et personne n'est plus touchée que moi des charmes de l'éloquence. Le style de La Calprenède est maudit en mille endroits : de grandes périodes de roman, de méchants mots, je sens tout cela. [...] Je trouve donc qu'il est détestable, et je ne laisse pas de m'y prendre comme à de la glu. La beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements, et le succès miraculeux de leurs redoutables épées, tout cela m'entraîne comme une petite fille ; j'entre dans leurs desseins. (p. 242-243)

<sup>4</sup> Il est étrange que la critique s'obstine à parler de la possessivité abusive de l'épistolière envers sa fille et du caractère intrusif de ses interventions sur la conduite de celle-ci, en laissant dans l'ombre sa relation avec son fils, qui est tout aussi singulière et se prêterait même plus légitimement à une telle description.

Le lexique de la séduction fait de la lecture du roman héroïque un entraînement irrésistible, qui annihile la volonté propre et l'aspiration à la maturité de la lectrice pour la livrer sans distance au processus d'identification (« j'entre dans leurs desseins »). En mentionnant sa propre régression à l'enfance (« comme une petite fille »), elle semble rejoindre son fils dans l'enfantillage. Mais elle donne à son propre esprit d'enfance un contenu particulier : l'éblouissement que lui procure l'héroïsme guerrier du temps de la chevalerie. Dans la lettre suivante, le 15 juillet, elle précise ainsi ce qui l'attache à la lecture de *Cléopâtre* :

Pour les sentiments, j'avoue [...] qu'ils sont d'une perfection qui remplit mon idée sur les belles âmes. Vous savez aussi que je ne hais pas les grands coups d'épée [...]. (p. 246)

Il importe d'entendre le féminin dans l'expression « petite fille » : ce qu'évoque la marquise, c'est une rêverie qui prend pour objet le prince charmant, c'est-à-dire une « belle âme » dont la virilité se mesure à la puissance de l'épée. Cette rêverie, ici présentée avec humour sous son aspect enfantin, est surdéterminée par le complexe nobiliaire qui habite l'épistolière. Marie de Rabutin-Chantal n'oublie jamais son ascendance paternelle, d'autant moins qu'elle a été contrariée par une mésalliance<sup>5</sup>. Ce rêve aristocratique se maintient à travers les trivialités de la vie réelle, opposant les coups d'éclats romanesques aux coups de théâtre de l'anecdote, comme dans la lettre du 5 juillet où, après des considérations sur ses lectures, l'épistolière note :

Je crois que les nouvelles de Paris ne vous divertissent pas. Il n'y en a point ; ce qu'on me mande me fait mourir d'ennui. [...] On est réduit à me conter des sorcelleries pour m'amuser, et à m'apprendre qu'une fille, ayant laissé son paquet dans une chaise, depuis le Marais jusqu'au faubourg, les porteurs pensaient que ce fût un petit chien. Pour moi, j'aime encore mieux lire *Cléopâtre* et les grands coups d'épée de l'invincible Artaban. (p. 236)

Artaban est le principal héros du roman de la Calprenède, un fils supposé de Pompée. L'épithète de nature (« invincible ») érige ici le nom propre en type canonique, ce qui ne va pas, dans le régime épistolaire, sans une pointe d'humour<sup>6</sup>. Mais la posture affichée de l'autodérision sert sans doute à faire passer une forme d'incohérence et d'inconséquence que l'épistolière se reproche.

#### *Du repentir à la complicité*

La contradiction qu'elle éprouve intimement entre ses goûts esthétiques et sa complaisance à l'identification romanesque pourrait n'éveiller chez elle que de la perplexité : se découvrir sur ce point incohérente jette le doute sur sa capacité à se connaître. Ce qui produit de la honte, c'est de se donner à voir dans cet état d'incohérence à un juge

<sup>5</sup> Cet honneur aristocratique blessé nourrit les ressentiments envers son cousin Bussy-Rabutin, qui s'expriment en « picoteries » dans les lettres qu'ils échangent en décembre 1670 (p. 51-54).

<sup>6</sup> Son nom est resté dans la mémoire culturelle commune par l'expression proverbiale « fier comme Artaban ».

implacable. La conclusion du discours d'autocritique du 12 juillet explicite ce scénario fantasmatique :

Et si je n'avais M. de La Rochefoucauld et M. d'Hacqueville pour me consoler, je me pendrais de trouver encore en moi cette faiblesse. Vous m'apparaissez pour me faire honte ; mais je me dis de méchantes raisons, et je continue. (p. 243)

Si les amis La Rochefoucauld et d'Hacqueville remplissent le rôle de confidents complices – étant sans doute eux-mêmes amateurs de romans héroïques –, Mme de Grignan figure un directeur de conscience sévère. L'épistolière s'adresse à elle dans le vocabulaire dévot de l'examen de soi coupable (« trouver encore en moi cette faiblesse »), exalté jusqu'à l'autopunition, même si le vocable *se pendre* donne au propos – comme toujours chez l'épistolière qui l'affectionne – une teinte d'humour. Cette distance humoristique permet d'assumer *in fine* l'impénitence durable (« je continue »).

Bien évidemment, ce discours de pénitente est tout autant un jeu que l'expression d'une tension irrésolue. Elle s'adresse à sa fille dans les termes qu'elle suppose être les siens, ceux de la rigueur morale et de la dévotion sincère, mais en tentant de l'amuser par son propre zèle à se condamner. Elle en vient même à projeter dans un avenir incertain une complémentarité complice entre lectrices :

J'achève tous les livres, et vous les commencez. Cela s'ajusterait fort bien si nous étions ensemble, et fournirait même beaucoup à notre conversation. Ah ! ma bonne, c'est dommage que nous n'y sommes quelquefois au moins, par quelque espèce de magie, en attendant le printemps qui vient. (8 juillet, p. 239-240)

Ainsi cette lecture, aussi anodine soit-elle, offre à l'épistolière une occasion de rejouer les tensions de sa relation à sa fille. En dépit du caractère superficiel qu'elle lui assigne, elle est une voie d'introspection par les questions qu'elle éveille sur sa façon de lire, qui est aussi une manière d'être<sup>7</sup>. Les *Essais de morale* procurent à la lectrice, qui s'y attache pendant de longs mois, de juillet à décembre, une occasion plus déterminante d'exploration de soi. C'est, de surcroît, une expérience de lecture qu'elle partage avec sa fille. Pourtant, nous le verrons, les échanges sur ce livre sont loin de la transparence et de la sérénité rêvées. Commencée dans un enthousiasme communicatif, la lecture de Nicole finit par susciter une inquiétude secrète.

### **Les *Essais de morale*, guide spirituel ou miroir du cœur ?**

*Cléopâtre* n'est pas une lecture que Mme de Sévigné puisse conseiller à sa fille. Si elle l'invite à lire certains contes de La Fontaine, c'est pour leur style, la sachant hostile à la fiction<sup>8</sup>. Elle est en revanche certaine que la lecture du livre de Nicole pourra lui convenir :

<sup>7</sup> J'emprunte cette expression au titre de l'ouvrage de Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, coll. NRF Essais, 2011, dont les analyses de l'expérience intime de construction de soi procurée par la lecture pourraient s'appliquer, sans anachronisme, à la lectrice singulière qu'est Mme de Sévigné.

<sup>8</sup> « Ne jetez pas si loin les livres de La Fontaine. Il y a des fables qui vous raviront, et des contes qui vous charmeront. La fin des *Oies de frère Philippe*, *Les Rémois*, *Le Petit Chien*, tout cela est très joli ; il n'y a que ce qui n'est pas de ce style qui est plat » (6 mai, p. 182).

Nous allons commencer un traité de *Morale* de M. Nicole ; si j'étais à Paris, je vous enverrais ce livre, vous l'aimeriez fort. (5 juillet, p. 234)

L'hypothèse confirme notre intuition : elle a acquis chez son libraire favori le premier volume des *Essais de morale* tout juste paru<sup>9</sup> et s'empresserait d'en faire emplette pour sa fille si elle était encore à Paris. Dans les lettres suivantes elle mentionnera trois des cinq traités qui composent l'ouvrage : « De la faiblesse de l'homme » (1<sup>er</sup> traité), « De la soumission à la volonté de Dieu » (2<sup>e</sup> traité) et « Des moyens de conserver la paix entre les hommes » (4<sup>e</sup> traité, que Mme de Sévigné désigne comme le troisième dans l'ordre de sa lecture). Toutefois le compte rendu qu'elle en donne est brouillé par la référence à un autre ouvrage de Nicole, paru l'année précédente chez le même libraire sous le titre : *De l'éducation d'un prince, divisée en trois parties, dont la dernière contient divers traités utiles à tout le monde, accompagné de Trois discours de Pascal sur la condition des grands*<sup>10</sup>. Il faisait partie de ses bagages, comme l'indique la lettre du 23 mai :

Nous avons relu des pièces de Corneille, et repassé avec plaisir sur toutes nos vieilles admirations. Nous avons aussi un livre nouveau de Nicole. C'est de la même étoffe que Pascal et l'*Éducation d'un Prince*, mais cette étoffe est merveilleuse ; on ne s'en ennue point. (p. 197)

Il n'est pas impossible qu'elle ait commencé par le relire avant d'aborder les *Essais de morale*. C'est en effet dans ce volume que se trouve le traité « De la grandeur », dont un passage lui permet de comprendre le phénomène social du service d'autrui. Elle semble d'ailleurs attribuer à Pascal la thèse de la cupidité produisant les effets de la charité, méprise qui provient peut-être de la réunion dans un même recueil des textes des deux auteurs, qu'elle juge « de la même étoffe ».

Roger Duchêne a commenté cette première lecture des *Essais de morale* en 1671 dans l'ouvrage qu'il a consacré à Mme de Sévigné pour la collection Les Écrivains devant Dieu<sup>11</sup>. Il interprète sa découverte de Nicole comme le catalyseur d'inquiétudes spirituelles qui l'amèneront à se convertir – c'est-à-dire à adopter une conduite conforme aux exigences de la foi chrétienne. Mais la conversion ne sera acquise que tardivement, quelques années avant sa mort, au terme d'un va-et-vient incessant entre la lecture et l'expérience de la vie, qui la convainc de l'effectivité de la Providence. Aussi paraît-il prudent de substituer à cette perspective téléologique une attention précise à la place croissante que prennent les commentaires sur les traités de Pierre Nicole dans l'échange épistolaire entre juillet et novembre 1671, et de les entendre résonner avec les expériences marquantes de cette année-là. Il apparaîtra alors qu'avant de la guider vers l'au-delà, la lecture de Pierre Nicole offre à la marquise un point de vue éclairant sur ce qui l'intéresse le plus ici-bas : la complexité de la vie sociale et l'opacité de la vie intérieure.

<sup>9</sup> Voir *supra*, n. 3.

<sup>10</sup> *De l'éducation d'un prince...*, Paris, Vve C. Savreux, 1670.

<sup>11</sup> *Madame de Sévigné devant Dieu*, Paris, Desclée de Brouwer, 1968.

*Nicole et Pascal : effets de brouillage*

La lettre du 5 juillet annonce la lecture prochaine « d'un traité de *Morale* de M. Nicole » pour combler « l'ennui » que Charles va laisser derrière lui. Mais la figure de Charles interfère peut-être d'une manière plus subtile avec les attentes que suscite cette lecture. Sa mère espère avoir semé en lui les germes du redressement moral et, par-delà, de la conversion. Il lui faut toutefois compter avec l'écueil de « la faiblesse humaine », aussi s'en remet-elle à la Providence :

Mon fils partit hier, très fâché de nous quitter. Il n'y a rien de bon, ni de droit, ni de noble, que je ne tâche de lui inspirer ou de lui confirmer ; il entre avec douceur et approbation dans tout ce qu'on lui dit. Mais vous connaissez la faiblesse humaine. Ainsi je mets tout entre les mains de la Providence, et me réserve seulement la consolation de n'avoir rien à me reprocher sur son sujet. (p. 234)

En filigrane de ce bilan apparaît la figure du directeur de conscience que Mme de Sévigné a voulu incarner auprès de son libertin de fils. S'esquisse ainsi très discrètement un effet de transfert : Nicole lui sera peut-être ce qu'elle a tenté d'être pour Charles.

Le 12 juillet, elle n'a pas encore entrepris la lecture qu'elle s'est proposée, mais semble s'y préparer en lisant (ou en relisant) le volume de 1670. Elle s'attache au dernier des *Trois discours sur la condition des grands*, dans lequel Pascal décrit le phénomène de la concupiscence comme une image dégradée de la charité, qui rassemble le peuple autour des grands dans l'attente des satisfactions qu'ils sont en mesure de lui accorder :

Qu'est-ce à votre avis d'être grand Seigneur ? C'est être maître de plusieurs objets de la concupiscence des hommes, et ainsi pouvoir satisfaire aux besoins et aux désirs de plusieurs. Ce sont ces besoins et ces désirs qui les attirent auprès de vous, et qui font qu'ils se soumettent à vous, sans cela ils ne vous regarderaient pas seulement ; mais ils espèrent par ces services et ces déférences qu'ils vous rendent, obtenir de vous quelque part de ces biens qu'ils désirent, et dont ils voient que vous disposez. Dieu est environné de gens pleins de charité qui lui demandent les biens de la charité qui sont en sa puissance ; ainsi il est proprement le Roi de la charité.

Vous êtes de même environné d'un petit nombre de personnes sur qui vous réglez à votre manière. Ces gens sont pleins de concupiscence. Ils vous demandent les biens de la concupiscence. C'est la concupiscence qui les attache à vous. Vous êtes donc proprement un Roi de concupiscence, votre Royaume est de peu d'étendue, mais vous êtes égal en cela aux plus grands Rois de la terre. Ils sont comme vous des Rois de concupiscence. C'est la concupiscence qui fait leur force, c'est-à-dire la possession des choses que la cupidité des hommes désire.

Mais en connaissant votre condition naturelle, usez des moyens qu'elle vous donne, et ne prétendez pas régner par une autre voie que par celle qui vous fait Roi. Ce n'est point votre force et votre puissance naturelle qui vous assujettit toutes ces personnes. Ne prétendez donc point les dominer par la force, ni les traiter avec dureté. Contentez leurs justes désirs, soulagez leurs nécessités, mettez votre plaisir à être bienfaisant,



avancez-les autant que vous le pourrez, et vous agirez en vrai Roi de concupiscence<sup>12</sup>.

Elle se plaît à déceler cet effet paradoxal de la concupiscence dans sa propre situation d'épistolière dépendante de l'efficacité de la poste :

À propos de Pascal, je suis en fantaisie d'admirer l'honnêteté de ces messieurs les postillons, qui sont incessamment sur les chemins pour porter et reporter nos lettres. Enfin, il n'y a jour dans la semaine qu'ils n'en portent quelqu'une à vous et à moi ; il y en a toujours et à toutes les heures par la campagne. Les honnêtes gens ! qu'ils sont obligeants ! et que c'est une belle invention que la poste, et un bel effet de la Providence que la cupidité ! (p. 242)

En parlant de « cupidité » elle contamine sans le dire Pascal par Nicole. Dans le traité « De la grandeur » qui figure dans le recueil de 1670 juste avant les *Trois discours*, Nicole a en effet donné au discours de Pascal des prolongements pragmatiques, en prenant notamment pour exemple l'activité des « courriers ». Selon lui, la cupidité produit à l'échelle de la société les mêmes effets que la charité, par l'agencement harmonieux des intérêts de ses acteurs.

L'ordre politique est donc une invention admirable que les hommes ont trouvée, pour procurer à tous les particuliers les commodités dont les plus grands ne sauraient jouir, quelque nombre d'officiers qu'ils aient, et quelques richesses qu'ils possèdent, si cet ordre était détruit. Combien faudrait-il qu'un homme, sans cette invention, eût de richesses et de serviteurs pour se procurer simplement les avantages dont un bourgeois de Paris jouit avec quatre mille livres de rentes ? Combien faudrait-il qu'il eût de vaisseaux pour en envoyer en toutes les parties du monde, afin que les uns lui apportassent des remèdes, les autres des étoffes, les autres des curiosités, et des ouvrages de ces peuples éloignés ? Combien faudrait-il qu'il eût de gens pour avoir des nouvelles régulièrement tous les huit jours de tous les endroits de l'Europe ? Quelles richesses suffiraient à l'entretien de tant de courriers qui lui seraient nécessaires pour envoyer en tous ces lieux différents : de tant de postes pour leur fournir des chevaux ; de tant d'hôtelleries pour les loger ? Combien faudrait-il de soldats pour leur assurer les chemins, et les garantir des voleurs<sup>13</sup> ?

À la différence de Pascal, Nicole n'entend pas illustrer directement les effets de la concupiscence par les exemples qu'il énumère, mais démontrer la puissance de « l'ordre politique » qui apprivoise ces « bêtes féroces » que sont « les hommes pleins de cupidité » pour les mettre au service du bien commun. Mme de Sévigné méconnaît le cadre politique de la réflexion du moraliste pour faire de la cupidité qui mime la Providence une affaire d'échanges privés. Elle force d'ailleurs plaisamment cette logique en prétendant que les postillons ont de quoi lui savoir gré d'écrire tant de lettres pour leur procurer des moyens de subsistance :

<sup>12</sup> Pascal, *Trois discours sur la condition des grands*, 3<sup>e</sup> discours, dans Nicole, *De l'éducation d'un prince*, op. cit., p. 215-216.

<sup>13</sup> Pierre Nicole, « De la grandeur », *ibid.*, 1<sup>re</sup> partie, chap. XXI, p. 158-159 ; voir aussi *Essais de morale*, éd. L. Thirouin, Paris, Vrin, 1999, p. 215.

J'ai quelquefois envie de leur écrire pour leur témoigner ma reconnaissance, et je crois que je l'aurais déjà fait, sans que je me souviensse de ce chapitre de Pascal, qu'ils ont peut-être envie de me remercier de ce que j'écris [parce que j'écris], comme j'ai envie de les remercier de ce qu'ils portent mes lettres. Voilà une belle digression. (p. 242)

L'humour joue de la disproportion dans la prétendue réciprocité des services, ce qui altère le sérieux du propos, comme le souligne la conclusion désinvolte : « Voilà une belle digression. » Ainsi l'épistolière s'emploie-t-elle, dans une première approche, à neutraliser les effets de la lecture de Nicole, en les réduisant à un jeu d'esprit.

Le 15 juillet, la lecture des *Essais de morale* est enfin entamée, mais elle n'en dit rien de précis, se bornant à confirmer qu'elle en éprouve l'admiration à laquelle elle pouvait s'attendre, avant de passer au commentaire de *Cléopâtre* (« Cette *Morale* de Nicole est admirable, et *Cléopâtre* va son train »). Le silence s'installe sur cette lecture pendant un long mois. Il faut que Mme de Grignan y participe à son tour pour que sa mère se mette à la commenter.

#### *Une lecture partagée*

Mme de Sévigné a commencé à faire valoir Nicole à sa destinataire par son style : « Nous avons commencé la *Morale*, déclarait-elle le 12 juillet ; c'est de la même étoffe que Pascal » (p. 242). La comparaison vise à disposer favorablement la lectrice exigeante qu'est Mme de Grignan à l'égard d'un auteur encore inconnu d'elle.

Sans doute a-t-elle finalement réussi à faire envoyer le livre à sa fille par l'un de ses correspondants dévoués. Car le 19 août elle répond à une objection que lui a faite Mme de Grignan dans sa dernière lettre et qui porte précisément sur le style de Nicole : « J'ai été blessée, comme vous, de *l'enflure du cœur* : ce mot d'*enflure* me déplait » (p. 284). Cet échange fournit la preuve que Mme de Grignan vient tout juste d'entamer la lecture des *Essais de morale*, puisque l'expression incriminée se trouve dans la toute première phrase du volume, en tête du premier traité, « De la faiblesse de l'homme » :

L'orgueil est une enflure du cœur par laquelle l'homme s'étend et se grossit en quelques sorte en lui-même, et rehausse son idée par celle de force, de grandeur et d'excellence<sup>14</sup>.

L'épistolière convient avec son interlocutrice de cette faute de goût dans le choix du lexique, mais elle maintient son appréciation positive du style de Nicole, en y ajoutant un autre motif d'éloge :

Et pour le reste, ne vous avais-je pas dit que c'était de la même étoffe que Pascal ? Mais cette étoffe est si belle qu'elle me plaît toujours. Jamais le cœur humain n'a mieux été anatomisé que par ces Messieurs-là. (p. 284)

La préface des *Maximes*, dont Mme de Sévigné est une lectrice – et une imitatrice – assidue, définissait l'entreprise de La Rochefoucauld comme « l'anatomie de tous les replis du cœur

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 27.

humain ». La formule « les replis du cœur » circule dans le milieu port-royaliste où elle est une sorte de signe de reconnaissance. Nicole s'en est tout naturellement emparé. C'est donc un terrain familier que l'épistolière présente à sa destinataire en s'appropriant l'expression de manière originale, tandis que la désignation des solitaires de Port-Royal par la formule « ces Messieurs » crée un effet d'entre-soi. L'entreprise de séduction est manifeste.

Le 13 septembre, la progression de la lecture de Mme de Grignan fournit à sa mère l'occasion d'une pique ironique contre les jésuites qu'admire sa fille et qu'elle juge, quant à elle, incapables d'offrir par leurs ouvrages le même soutien moral que Nicole :

Vous prenez goût à Nicole. Je ne sais où je prendrai un autre livre de morale pour vous soutenir le cœur ; je vous renverrai à vos anciens amis.  
(p. 308)

Le régime épistolaire de l'association d'idées l'amène ensuite à annoncer l'envoi prochain, par son auteur même, des *Instructions chrétiennes* qu'Arnaud d'Andilly a tiré des *Lettres* de Saint-Cyran : « Le bonhomme d'Andilly me demanda l'autre jour votre adresse pour vous envoyer ce beau recueil de M. de Saint-Cyran » (*ibid.*). Ainsi se resserre le cercle de Port-Royal auprès de la lointaine lectrice.

Le 16 septembre, la quotidienneté devenue banale de cette lecture s'affirme dans la métaphore plaisante du remède, formulation concrète du soutien moral évoqué par la lettre précédente :

Je voulus bien prendre hier une petite dose de *Morale* ; je m'en trouvai assez bien. Mais je me trouve encore mieux d'une petite critique contre la *Bérénice* de Racine, qui me parut fort plaisante et fort spirituelle [...]. (p. 310)

Mais la mise en balance de la lecture de Nicole avec celle d'un opuscule de critique littéraire maintient à distance la leçon morale. Celle-ci contribue tout au plus à réguler les humeurs et à maintenir la lectrice dans un état favorable d'équilibre intérieur, puisque le même effet peut être obtenu par n'importe quelle autre lecture « plaisante et spirituelle ». La connivence enjouée avec sa fille empêche-t-elle l'épistolière de reconnaître toute sa profondeur à la morale de Nicole ? On peut le supposer en observant qu'un regain de douleur éveillé par la perspective infinie de l'éloignement altère sensiblement le ton du commentaire dans la lettre suivante, le chargeant d'un certain pathétique tout en dramatisant la métaphore du remède :

Il est vrai qu'il ne faudrait s'attacher à rien, et qu'à tout moment on se trouve le cœur arraché dans les grandes et les petites choses ; mais le moyen ? Il faut donc toujours avoir cette *Morale* dans les mains, comme du vinaigre au nez, de peur de s'évanouir. Je vous avoue, ma bonne, que mon cœur me fait bien souffrir ; j'ai bien meilleur marché de mon esprit et de mon humeur. (p. 314)

L'« esprit » et l'« humeur » assuraient fort bien le commerce enjoué, qui est pour l'épistolière la voie la plus sûre pour s'attacher sa destinataire sans risquer de lui « peser » par des déclarations trop passionnées. Mais l'insistance impérieuse du « cœur » et la vivacité de ses souffrances appellent un autre usage de la lecture de Nicole, qui ne se bornerait plus à offrir un fortifiant moral mais tendrait vers l'exercice spirituel.

*La leçon spirituelle de Nicole : vers l'impossible conversion*

La lettre du 23 septembre débute par un trait d'humour. L'épistolière y poursuit la métaphore de la lecture-remède, en signalant que les *Essais de morale* ne sont pas tout à fait une panacée puisqu'ils ne peuvent rien contre la pluie si fâcheuse :

Je poursuis cette *Morale* de Nicole que je trouve délicieuse. Elle ne m'a encore donné aucune leçon contre la pluie, mais j'en attends, car j'y trouve tout. (p. 316)

Elle a avancé dans sa lecture et aborde alors le deuxième traité, « De la soumission à la volonté de Dieu », dont elle tire une satisfaction pour le moins ambiguë : « Et la conformité à la volonté de Dieu me pourrait suffire, si je ne voulais un remède spécifique » (p. 317). La formule est énigmatique. Comment comprendre ce « remède spécifique », c'est-à-dire, selon le vocabulaire médical, adapté au cas particulier de la patiente ? La substitution de « conformité » à « soumission » dans la mention du titre semble discrètement (et peut-être inconsciemment) refuser l'abandon total que prescrit le traité. Nicole y préconise en effet au lecteur chrétien de renoncer à sa volonté propre quand elle le porte vers les objets de sa concupiscence pour s'abandonner à la volonté de Dieu. Le premier chapitre prend pour exemple la conversion de saint Paul qui « renferma » en un seul mouvement « le renoncement à toute sa vie passée<sup>15</sup> ». Mme de Sévigné peut y entendre un appel particulier. D'autant que d'Andilly lui a donné le même conseil lors de sa visite à Pomponne au début de la semaine sainte. Il est utile de rappeler ici les termes du bref récit qu'elle propose, dans la lettre du 27 avril, d'un entretien qu'elle dit avoir duré six heures – une manière, peut-être ici encore, de ne pas s'appesantir sur ce qui blesse :

Il me gronda très sérieusement et, transporté de zèle et d'amitié pour moi, il me dit que j'étais folle de ne point songer à me convertir ; que j'étais une jolie païenne ; que je faisais de vous une idole dans mon cœur ; que cette sorte d'idolâtrie était aussi dangereuse qu'une autre, quoiqu'elle me parût moins criminelle ; qu'enfin je songeasse à moi. Il me dit tout cela si fortement que je n'avais pas le mot à dire. (p. 170)

Il s'agirait donc pour elle de renoncer à ses attachements terrestres, à l'idolâtrie qu'elle voue à sa fille, pour s'abandonner à la volonté de Dieu. Mais la démarche, qu'elle envisageait le 20 septembre par la formule au conditionnel : « Il est vrai qu'il ne faudrait s'attacher à rien », lui paraît trop difficile lorsqu'elle la considère de plus près ; d'où son besoin d'un « remède spécifique », qu'elle ne peut trouver dans la lecture de Nicole. Elle choisit donc de se borner à lire dans ce traité un guide pour la connaissance de soi, d'en faire un usage descriptif plutôt que prescriptif<sup>16</sup>. À cette condition, elle ne ménage pas ses éloges et souligne de nouveau la parenté du discours moral de Nicole avec celui de Pascal dans un enthousiasme qui se veut communicatif :

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>16</sup> Benedetta Papisogli donne à entendre l'incomplétude de la lecture de Mme de Sévigné par sa description de la démarche de Nicole : « [...] l'observation morale se double chez Nicole d'une stratégie spirituelle : le souci de se connaître ne devient efficace que dans l'effort de se corriger » (« Le modèle anatomique chez Pierre Nicole », *Cahiers de l'association internationale des études françaises*, n° 55, 2003, p. 342).

Enfin je trouve ce livre admirable. Personne n'a écrit sur ce ton que ces Messieurs, car je mets Pascal de moitié à tout ce qui est beau. On aime tant à entendre parler de soi et de ses sentiments que, quoique ce soit en mal, nous en sommes charmés. (p. 317)

La dernière phrase sonne comme l'une de ces maximes que l'épistolière aime tant à « trouver au bout de sa plume » (p. 349). Entend-elle ainsi rivaliser avec Nicole par la précision de l'analyse de soi ? Du moins ne songe-t-elle plus à le reprendre sur ses formulations, dont elle reconnaît désormais la pertinence et qu'elle invite sa fille à accepter à son tour :

J'ai même pardonné l'*enflure du cœur* en faveur du reste, et je maintiens qu'il n'y a point d'autre mot pour expliquer la vanité et l'orgueil, qui sont proprement du vent ; cherchez un autre mot. (*Ibid.*)

Le 30 septembre, Mme de Sévigné en est au quatrième traité du recueil : « Des moyens de conserver la paix avec les hommes ». Son enthousiasme croît. Elle ignore la perspective de théologie politique dans laquelle Nicole inscrit son propos en rappelant que Dieu a prescrit aux hommes, du fait même de la corruption de leur nature, de s'efforcer de vivre en paix. Elle ne retient du traité que l'analyse des motifs profonds de la civilité et des passions qui la perturbent ordinairement. Et c'est encore à « l'anatomie du cœur » qu'elle s'attache quand elle se figure l'auteur en champion de l'introspection :

Je lis M. Nicole avec un plaisir qui m'enlève ; surtout je suis charmée du troisième traité [le quatrième dans la composition du volume, mais le troisième dans l'ordre de sa lecture] « Des moyens de conserver la paix avec les hommes ». Lisez-le, je vous prie, avec attention, et voyez comme il fait voir nettement le cœur humain, et comme chacun s'y trouve, et philosophes et jansénistes et molinistes, et tout le monde enfin. Ce qui s'appelle chercher dans le fond du cœur avec une lanterne, c'est ce qu'il fait. (p. 323)

De nombreux passages du traité peuvent correspondre à cette description. Par exemple, ce début du chapitre VII où Nicole entend dissuader ses lecteurs de contredire autrui en leur révélant les motifs profonds du désir de contestation :

L'impatience qui porte à contredire les autres avec chaleur ne vient que de ce que nous ne souffrons qu'avec peine qu'ils aient des sentiments différents des nôtres. C'est parce que ces sentiments sont contraires à notre sens qu'ils nous blessent, et non pas parce qu'ils sont contraires à la vérité. Si nous avons pour but de profiter à ceux que nous contredisons, nous prendrions d'autres mesures et d'autres voies. Nous ne voulons que les assujettir à nos opinions et nous élever au-dessus d'eux ; ou plutôt nous voulons tirer, en les contredisant, une petite vengeance du dépit qu'ils nous ont fait en choquant notre sens<sup>17</sup>.

<sup>17</sup> *Essais de morale*, éd. citée, p. 127-128.

Ce que l'épistolière admire chez Nicole, c'est la coïncidence d'une pensée et d'un style, de la clairvoyance de l'analyse et de la clarté du discours. Il a pour elle le talent singulier de formuler des évidences intérieures restées jusque-là en deçà du langage :

Il nous découvre ce que nous sentons tous les jours, et que nous n'avons pas l'esprit de démêler ou la sincérité d'avouer ; en un mot, je n'ai jamais vu écrire comme ces Messieurs-là. (p. 323-324)

Le 7 octobre, elle revient sur ce traité, redit son admiration, et renouvelle à sa destinataire l'injonction de le lire sans retard :

Ma bonne, j'en suis charmée ; je n'ai jamais rien vu de plus utile, ni si plein d'esprit et de lumière. Si vous ne l'avez pas lu, lisez-le ; et si vous l'avez lu, relisez-le avec une nouvelle attention. (p. 328)

Elle approfondit le sentiment d'évidence que lui procure sa lecture en formulant un paradoxe : bien que ce traité parle de tous les hommes, il s'adresse à elle en particulier ; aussi entend-elle y trouver un outil de perfectionnement intérieur : « Je crois que tout le monde s'y trouve ; pour moi, je crois qu'il a été fait à mon intention. J'espère aussi d'en profiter ; j'y ferai mes efforts. » C'est là une aspiration convenable à un âge où il faut, dit-elle ironiquement, « tâcher de regagner du côté des bonnes qualités ce qu'on perd du côté des agréables » ; et de préciser : « Il y a longtemps que j'ai fait ces réflexions, et par cette raison, je veux tous les jours travailler à mon esprit, à mon âme, à mon cœur, à mes sentiments » (*ibid.*). En engageant ainsi dans le processus de perfectionnement toutes les instances de la vie intérieure, elle semble ne pas le restreindre au terrain de la morale, mais l'étendre aussi à la vie spirituelle.

La lettre du 1<sup>er</sup> novembre confirme cette aspiration. La mort prochaine du premier président du parlement d'Aix, Henri de Forbin d'Oppède, qui affecte particulièrement les Grignan dont il était le meilleur soutien dans les intrigues de Provence, réveille chez l'épistolière sa propre hantise de voir disparaître les êtres chers :

Il me semble toujours que tout ce que j'aime, que tout ce qui m'est bon, va m'échapper ; et cela donne de telles détresses à mon cœur que si elles étaient continuelles comme elles sont vives, je n'y pourrais pas résister. (p. 345)

Elle cherche la réponse à cette angoisse dans le deuxième traité, lu un mois auparavant, « De la soumission à la volonté de Dieu » :

Sur cela il faut faire des actes de résignation à l'ordre et à la volonté de Dieu. M. Nicole n'est-il pas encore admirable là-dessus ? J'en suis charmée, je n'ai rien vu de pareil. (*Ibid.*)

Le projet d'accomplir des « actes de résignation à l'ordre et à la volonté de Dieu » ne lui est pas totalement étranger. Elle l'a formé, sans pouvoir s'y résoudre, lors de sa retraite à Livry :

Si j'avais eu la force de ne vous point écrire d'ici, et de faire un sacrifice à Dieu de tout ce que j'y ai senti, cela vaudrait mieux que toutes les pénitences du monde. (27 mars, p. 121)

Elle renouvelait alors – la légèreté ironique en moins – l'observation qu'elle avait faite de l'impiété de son attachement à sa fille dans sa deuxième lettre après leur séparation, le 9 février :

Mais, si vous songez à moi, ma pauvre bonne, soyez assurée aussi que je pense continuellement à vous. C'est ce que les dévots appellent une pensée habituelle : c'est ce qu'il faudrait avoir pour Dieu, si l'on faisait son devoir. (p. 58)

La série de ces observations conduit inévitablement l'épistolière à reconnaître qu'elle ne fait pas son devoir de chrétienne, sans pour autant la convaincre de s'y résoudre. L'idée même du « remède spécifique » qu'elle évoquait plaisamment le 23 septembre ne tient plus ; elle se déclare trop humaine pour atteindre un idéal aussi exigeant, qu'elle nomme alors « indifférence » :

Il est vrai que c'est une perfection un peu au-dessus de l'humanité, que l'indifférence qu'il veut de nous pour l'estime ou l'improbation du monde ; je suis moins capable que personne de la comprendre. (p. 345)

On doit observer que l'indifférence a soudain un objet pour le moins inattendu dans la logique de cette méditation où l'a engagée la pensée de la mort prochaine d'un être cher : il s'agit de renoncer à l'importance que l'on attache ordinairement à l'estime et à la réprobation d'autrui. Certes, cet objectif résume le propos du quatrième traité, « Des moyens de maintenir la paix avec les hommes », que Mme de Sévigné est justement en train de lire : renoncer à l'amour-propre qui donne du prix à la réputation qu'on acquiert dans le monde est le meilleur moyen d'éviter les querelles et les dissensions, donc de préserver la paix sociale. Mais ce retour au sujet du livre vient escamoter l'application plus personnelle – et sans doute plus inquiétante – que l'épistolière s'était laissée aller à concevoir de la « résignation à la volonté de Dieu ». Une logique plus secrète habite l'enchaînement tortueux du discours : si renoncer aux objets de l'amour-propre relève d'une perfection surhumaine, *a fortiori* renoncer à l'objet d'amour est au-dessus de ses propres forces. Le bénéfice spirituel qu'elle se sent incapable de tirer de sa lecture se trouve donc converti (ou rétrogradé) en profit moral, et la prescription adoucie en description : « En un mot, conclut-elle, c'est toujours un trésor, quoi que nous en puissions faire, d'avoir un si bon miroir des faiblesses de notre cœur » (*ibid.*).

Cet idéal d'indifférence, jugé alors inaccessible, est pourtant de nouveau évoqué dans la lettre du 4 novembre, presque entièrement consacrée à Nicole. L'attaque est abrupte : « Parlons un peu de M. Nicole [...] » L'épistolière revient sur le quatrième traité, « Des moyens de conserver la paix entre les hommes », car sa fille a fait écho dans sa réponse à son propre commentaire, en remarquant que, pour parvenir à ne pas s'émouvoir d'être approuvé ou désapprouvé par son prochain, « il faut un peu de grâce, et que la philosophie seule n'y

suffit pas<sup>18</sup> » (p. 347). Cette remarque abonde dans son sens. Mais sa tendance spontanée à se faire le guide des autres (et particulièrement de sa fille) la conduit à envisager la question en sens inverse. Il ne s'agit pas de considérer si l'on *peut* atteindre l'indifférence, mais se persuader qu'il le *faut*, tant la paix entre les hommes a de prix :

Il nous met à un si haut point la paix et l'union avec le prochain et nous conseille de l'acquérir aux dépens de tant de choses qu'il n'y a pas moyen après cela d'être indifférente sur ce qu'il pense de nous. (*Ibid.*)

Car si les hommes ne parviennent pas à cette indifférence, ils laissent le champ libre au règne des amours-propres et à l'état de guerre permanent qui en résulte. Cette thèse, qu'elle fait sienne, réveille son enthousiasme pour le talent d'analyste du cœur humain qui, à ses yeux, rapproche Nicole de La Rochefoucauld :

Devinez ce que je fais : je recommence ce traité. Je voudrais bien en faire un bouillon et l'avalier. Ce qu'il dit de l'orgueil, et de l'amour-propre qui se trouve dans toutes les disputes, que l'on couvre du beau nom de l'amour de la vérité, est une chose qui me ravit. (*Ibid.*)

Elle retrouve ici l'impression paradoxale qu'elle exprimait le 7 octobre d'être la destinataire unique du traité au moment où elle en découvre l'utilité universelle : « Enfin ce traité est fait pour bien du monde, mais je crois principalement qu'on n'a eu que moi en vue » (*ibid.*) Mais dans ce nouveau contexte, qui met en valeur le renoncement à l'amour-propre, le sentiment d'être la destinataire privilégiée du traité ne résonne-t-il pas ironiquement ? En outre, la réflexion sur le discours moral de Nicole s'allège de la gravité initiale pour s'achever sur des considérations stylistiques :

Il dit que l'éloquence et la facilité de parler donnent un certain *éclat* aux pensées. Cette expression m'a paru belle et nouvelle ; le mot d'*éclat* est bien placé, ne le trouvez-vous pas ? (*Ibid.*)

Nicole traite de l'éloquence en un style dont l'éloquence singulière est susceptible de réunir les deux lectrices dans une même admiration. Au terme de cette lecture partagée des *Essais de morale*, le mot *éclat* vient effacer le mot *enflure* sur laquelle elle avait d'abord achoppé. La leçon de Nicole qui aurait pu, si elle avait été entendue dans toute sa rigueur, séparer les deux femmes, est évincée par l'agrément d'un style susceptible de les divertir au sein d'une intimité rêvée. La perspective d'une relecture devient alors projet de retrouvailles : « Il faut que nous relisions ce livre à Grignan. Si j'étais votre garde pendant votre couche, ce serait notre fait » (p. 347-348).

<sup>18</sup> Mme de Grignan a tiré des conséquences justes de sa lecture de Nicole, qui montre dans ce traité que seule la considération du jugement de Dieu peut détourner les hommes des pièges de l'amour-propre : « Il est utile pour cela de comparer les jugements des hommes avec celui de Dieu, et d'en considérer les diverses qualités. Les jugements des hommes sont souvent faux, injustes, incertains, téméraires, et toujours inconstants, inutiles, impuissants. Soit qu'ils nous approuvent, ou nous désapprouvent, ils ne changent rien à ce que nous sommes, et ne nous rendent en effet ni plus heureux ni plus malheureux. Mais c'est du jugement que Dieu portera de nous que dépend tout notre bien, ou tout notre mal. Ce jugement est toujours juste, toujours véritable, toujours certain et inébranlable. Les effets en sont éternels. Quelle plus grande folie peut-on donc s'imaginer que de n'appliquer son esprit qu'à ces jugements humains qui nous importent si peu, et d'oublier celui de Dieu d'où dépend tout notre bonheur ? » (« Des moyens de conserver la paix avec les hommes », Seconde partie, chap. IV, *Essais de morale*, éd. citée, p. 162).



L'effet de bouclage ainsi produit est accentué par une nouvelle application du traité « De la grandeur » qui avait inauguré la lecture de Nicole. Les charpentiers qui construisent le toit de la chapelle se substituent aux postillons de la lettre du 12 septembre pour démontrer « ce bel effet de la Providence que fait la cupidité » :

Cependant j'ai dix ou douze charpentiers en l'air, qui élèvent ma charpente, qui courent sur des solives, qui ne tiennent à rien, qui sont à tout moment sur le point de se rompre le cou, qui me font mal au dos à force de les aider d'en bas. On songe à ce bel effet de la Providence que fait la cupidité, et l'on remercie Dieu qu'il y ait des hommes qui, pour douze sols, veuillent bien faire ce que d'autres ne feraient pas pour cent mille écus : *Ô trop heureux, ceux qui plantent des choux ! quand ils ont un pied à terre, l'autre n'en est pas loin.* Je tiens ceci d'un bon auteur. (4 novembre, p. 348)

Mais le thème n'a plus l'incongruité et le sel de la nouveauté. Sa répétition joue sur la mémoire épistolaire pour créer avec la destinataire un effet de connivence. Effet encore accentué par la familiarité de cette scène domestique, où l'épistolière se peint dans une posture cocasse, surveillant d'en bas, la tête renversée, les évolutions de ses ouvriers, et enfin achevé par le voisinage désinvolte et irrévérencieux de Rabelais et de Nicole. Ainsi le trajet vers la conversion, interrompu par l'inquiétude, s'achève dans la connivence et la raillerie légère.

## Conclusion

La lecture de Nicole a engagé l'épistolière dans une méditation morale profonde, qui répugne toutefois à évoluer vers la leçon spirituelle, d'où dépendrait la décision de changer de vie, de renoncer à ses attachements sensibles, tout particulièrement à la passion qu'elle voue à sa fille, aux inquiétudes et aux tourments qui en résultent. Elle perçoit bien la portée prescriptive des *Essais de morale*, mais entend se borner à y lire un miroir de l'âme, un guide éclairant dans la connaissance de soi. L'exigence chrétienne de « faire à Dieu le sacrifice » de son amour pour sa créature est présente à son esprit, mais elle ne s'en sert encore que pour exalter la présence exclusive en son cœur et à sa mémoire de sa fille absente. De cette élection contraire à son devoir de chrétienne, elle s'explique avec clairvoyance dans la lettre du 21 juin :

Ce qui est certain, ma bonne, et dont je crois que vous ne douterez pas, c'est que nous sommes bien loin d'oublier cette pauvre exilée. Hélas ! qu'elle nous est chère et précieuse ! Nous en parlons très souvent ; mais quoique j'en parle beaucoup, j'y pense encore mille fois davantage, et jour et nuit, et en me promenant (car on a toujours quelques heures), et quand il semble que je n'y pense plus, et toujours, et à toute heure, et à tous propos, et en parlant d'autres choses, et enfin comme on devrait penser à Dieu, si l'on était véritablement touché de son amour. (p. 219)

La voie du salut est si évidente qu'il est paradoxalement héroïque de refuser de s'y engager. Mais l'épistolière n'incline pas vers cet héroïsme de la perte assumée. Elle s'est au contraire décrite dans une lettre précédente – avec une forfanterie tempérée par l'humour –

comme une aspirante à la dévotion résignée à n'être qu'une croyante « tiède » parmi tant d'autres :

Une de mes plus grandes envies, c'est d'être dévote ; j'en tourmente tous les jours La Mousse. Je ne suis ni à Dieu, ni au diable ; cet état m'ennuie, quoiqu'entre nous je le trouve le plus naturel du monde. On n'est point au diable, parce qu'on craint Dieu et qu'au fond on a un principe de religion ; on n'est point à Dieu aussi, parce que sa loi est dure et qu'on n'aime point à se détruire soi-même. Cela compose les tièdes, dont le grand nombre ne m'inquiète point du tout ; j'entre dans leurs raisons. Cependant Dieu les hait ; il faut donc en sortir, et voilà la difficulté. (10 juin, p. 213)

Mais quel sens cela a-t-il de rapporter à celle-là même qui en est l'objet l'entrave que met son amour à son perfectionnement spirituel, et sans doute à son salut ?

Serait-ce là une stratégie d'emprise particulièrement retorse ? Il serait pour le moins inélégant de signifier à sa fille par le détour de la lecture de Nicole que la force de l'amour qu'elle lui voue risque de lui coûter son salut. En outre, son inquiétude sur ce point est sensible et s'approfondira au fil des années. Le parallèle avec la lecture de *Cléopâtre* éclaire avec plus de justesse la position de l'épistolière. Dans l'un et l'autre cas elle présente à sa destinataire le tableau de ses défaillances : défaillance esthétique dans son engouement pour les beaux sentiments du roman de La Calprenède, défaillance spirituelle dans son refus de la leçon de Nicole. Ce faisant, elle remplit le pacte de sincérité qui soutient le commerce épistolaire privé : le dévoilement de soi, l'anatomie de son propre cœur sous le regard de l'autre sont des gages de la force du lien. Or il est plus aisé d'y parvenir par une médiation objective. Les livres jouent ce rôle. S'analysant à la lumière de ses lectures, l'épistolière livre l'intimité de ses pensées et de ses émotions sans risquer d'importuner sa fille par des épanchements qui la prendraient pour seul objet. Peut-être l'encourage-t-elle en retour à se livrer davantage par la même voie. Mme de Grignan s'y dérobe, se bornant, semble-t-il, à commenter la lettre des textes ou à énoncer à leur sujet des jugements de goût. Du moins Mme de Sévigné a-t-elle fourni dès le début un aliment solide à leur commerce, l'arrachant à l'écueil d'une affectivité trop exclusive et aux ornières du quotidien, pour en faire aussi un échange intellectuel.

**Michèle Rosellini, ENS de Lyon**

**UMR 5037 (Institut d'Histoire de la Pensée Classique) / CERPHI**

**Pour citer cet article :**

Michèle Rosellini, « 'Je suis bien loin d'abonder dans mon sens' : lecture et expérience de soi dans les Lettres de l'année 1671 », *Connivences épistolaires. Autour de Mme de Sévigné (Lettres de l'année 1671)*, actes de la journée d'agrégation du 1<sup>er</sup> décembre 2012, éd. M. Bombart, Publications en ligne du GADGES (mis en ligne le 5 février 2013) <http://fadeslettres.univ-lyon3.fr/recherche/gadges/publications/un-si-bon-miroir-des-faiblesses-de-notre-coeur-lecture-et-experience-de-soi-dans-les-lettres-de-l-annee-1671-625265.kjsp?RH=1206110864985>